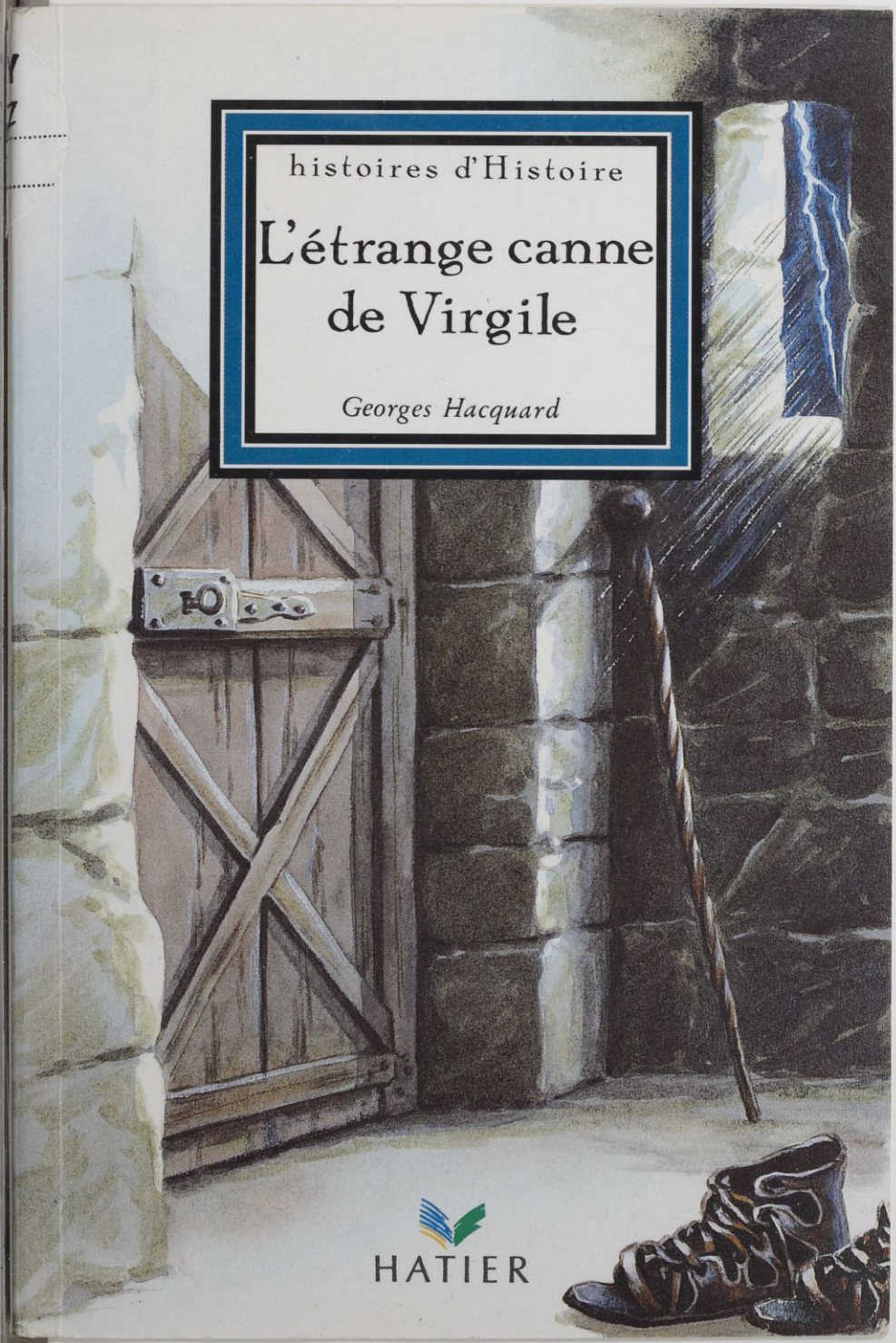
histoires d'Histoire

# L'étrange canne de Virgile

*Georges Hacquard*



HATIER

# L'ÉTRANGE CANNE DE VIRGILE

EL 8°Y
21667
(17)
R.2014

*A la grande famille de*
*l'AVES*
(Association de Voyages d'Etude Scolaires)
*à l'occasion*
*de ses vingt-cinq ans*

Illustrations de François Davot

© FOMA - 5 continents 1020 Renens - ISBN : 2.88003.186.9
HATIER. 2.218.03785.8
Dépôt légal 92.01.10 - ISSN : 1151 - 8286.
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Loi n° 49 956 du 16-7-1949 sur les publications destinées à la jeunesse



1765346 823

Georges Hacquard

# L'ÉTRANGE CANNE DE VIRGILE

*Collection dirigée par Renaud Bezombes et Jean-Michel Dequeker-Fergon*

HATIER

DL-16091994-26790

## LES MOIS ROMAINS

*Les Romains, ne pratiquant pas la division en semaines, découpent le mois en trois parties inégales : les Nones, les Ides, les Calendes. Le calcul du quantième s'effectue à reculons.*

| | SEPTEMBRE | OCTOBRE | | SEPTEMBRE | OCTOBRE |
|---|---|---|---|---|---|
| 1 | KALENDAE Septembres | KALENDAE Octobres | 16 | XVI Kal. O. | XVII Kal. N. |
| 2 | IV Nonas S. | VI Non. O. | 17 | XV Kal. O. | XVI Kal. N. |
| 3 | III Nonas S. | V Non. O. | 18 | XIV Kal. O. | XV Kal. N. |
| 4 | Pridie N. S. | IV Non. O. | 19 | XIII Kal. O. | XIVKal. N. |
| 5 | NONAE S. | III Non. O. | 20 | XII Kal. O. | XIII Kal. N. |
| 6 | VIII Id. S. | Pridie N. O. | 21 | XI Kal. O. | XII Kal. N. |
| 7 | VII Id. S. | NONAE O. | 22 | X Kal. O. | XI Kal. N. |
| 8 | VI Id. S. | VIII Id. O. | 23 | IX Kal. O. | X Kal. N. |
| 9 | V Id. S. | VII Id. O. | 24 | VIII Kal. O. | IX Kal. N. |
| 10 | IV Id. S. | VI Id. O. | 25 | VII Kal. O. | VIII Kal. N. |
| 11 | III Id. S. | V Id. O. | 26 | VI Kal. O. | VII Kal. N. |
| 12 | Pridie Id S. | IV Id. O. | 27 | V Kal. O. | VI Kal. N. |
| 13 | IDUS S. | III Id. O. | 28 | IV Kal. O. | V Kal. N. |
| 14 | XVIII Kal. O. | Pridie Id. O. | 29 | III Kal. O. | IV Kal. N. |
| 15 | XVII Kal. O. | IDUS Oct. | 30 | Pridie Kal. O. | III Kal. N. |
| | | | 31 | - | Pridie Kal. Novembres |

## LES MESURES ROMAINES

| | |
|---|---|
| le pied | 0,30 m |
| le pas | 1,50 m |
| le mille (mille pas) | 1500 m |
| le setier | 0,50 l |

# I. DIALOGUE SOUS UN HETRE

*L'an de Rome 712 (40 avant J.-C.)*
*VIIIème jour des ides de septembre*

Le plus jeune des deux hommes se leva. Se retournant, il porta un regard amer sur le petit troupeau qui s'ébrouait jusqu'à la haie de saules. Le plus âgé réfléchissait. Il restait assis, adossé au hêtre dont le couvert lui voilait le soleil. Alentour s'élevaient les fumées des chaumières. Il dit :

– Ami, l'ombre de la colline s'allonge, la nuit approche. Tu devrais rester avec nous...

L'autre semblait ne pouvoir détacher ses yeux du petit troupeau.

– Pauvres biques ! dit-il. Tout ce que j'ai pu sauver. Soudards ! Je les vois encore surgissant et hurlant comme des fauves à l'entrée de mon enclos, arrachant le portail, assommant le gardien, fonçant sur la ferme toujours hurlant, l'œil aviné... Fouillant les hangars, les chais, la maison, ma chambre... Quelques esclaves résistent : ils sont abattus. J'approche des forcenés : ils me terrassent, me piétinent, me traînent dehors, me jettent dans le fossé. J'entends toujours ce rire bestial qu'ils me

crachent aux oreilles. Et la voix de leur chef, qui crie : « Ici, dans le fossé, tu es chez toi ! La ferme là est à moi. C'est le prix du sang que j'ai exposé à ta place ! » Et il braille : « César est vengé ! César est vengé ! » Je ne comprends rien... Qu'avons-nous, je te le demande, à voir avec César ? Et avec ses vengeurs, Octavien et Antoine ?... Non, je ne comprends pas. J'avais quelques chèvres qui broutaient en dehors du domaine : je les ai poussées devant moi... Et nous voici ! Pauvres biques ! Quelle misère !

L'homme âgé ramassa une flûte déposée dans l'herbe et se leva à son tour.

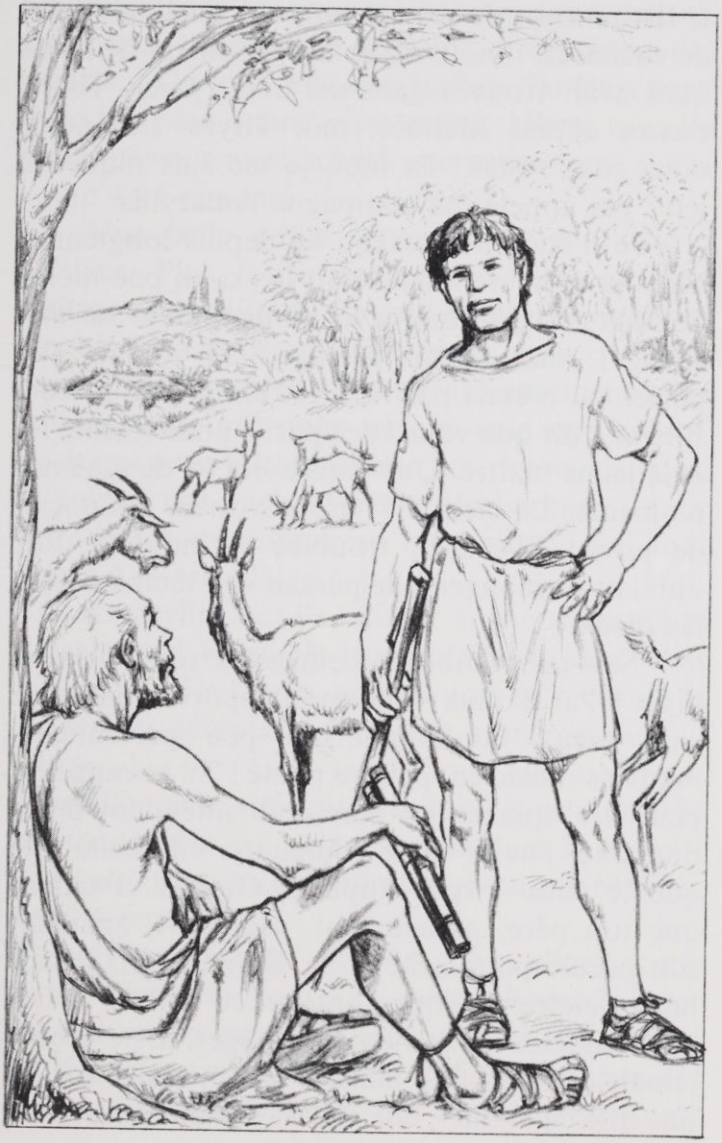
– Quant à nous, dit-il, c'est certain : nous avons eu de la chance. Grâce aux dieux ! Tâche donc de rester chez nous ce soir. La grange est propre, le sol couvert de feuilles. Tu passeras une bonne nuit, tes chèvres ne s'en plaindront pas.

Une jeune femme apparut sur le seuil de la ferme, puis rentra.

– Tu connais ma compagne, Amaryllis. Elle nous préparera le moret. Allons ! tu es un homme fort ! A ton âge on a la vie devant soi ! Garde confiance !

Et pour tenter d'apaiser son camarade, il changea de sujet :

– Tu vois pourquoi je l'ai appelée Amaryllis ! C'est en mémoire du temps où nous étions ici esclaves du père Virgile. Tu te souviens, quand



le fils rentrait de ses études pour quelques jours de vacances, il nous affublait gentiment de noms qu'il avait trouvés dans ses livres grecs. Toi, il t'avait appelé Mélibée, moi Tityre. Les noms nous sont restés ! Et moi, je me suis piqué au jeu : j'ai appelé ma compagne Amaryllis.

– Je n'étais pas revenu ici depuis longtemps. Mais la dernière fois, c'était il y a un peu moins de deux mois, la foudre venait de tomber sur mes chênes : était-ce un présage ? Je voulais t'en parler. tu n'étais pas là, c'est elle qui m'a reçu. Elle m'a dit que vous étiez partis pour Rome, toi et le jeune maître. Que vous aviez eu de mauvais moments. Le ciel, je l'ignorais, m'en annonçait de pires ! Elle était troublée et inquiète. Elle oubliait de manger, elle passait son temps à prier les dieux.

– Sais-tu, Mélibée, qu'elle est le soleil de mon hiver ! Par Pollux ! elle me supporte comme je suis, vieux bonhomme un peu prétentieux, mauvais musicien, pauvre poète ! Tu te rappelles peut-être, quand ton père était intendant de ce domaine, j'avais pour compagne une belle fille que le petit Virgile appelait Galatée. Pendant que ton père, patiemment, sagement, amassait son pécule pour acheter sa liberté, moi, j'avais beau vendre quelques grasses et bonnes bêtes, des centaines d'excellents fromages, je ne voyais jamais d'argent à la maison ! Non, Galatée était une fille de la mer ; elle n'était pas née pour vivre

au milieu des troupeaux, habiter sous un toit rustique, se contenter de fruits et du chant des cigales... Un jour, elle s'est enfuie. Tu étais parti avec ton père quand c'est arrivé. Libres tous les deux, et vous avez acheté une petite terre sur la route de Crémone.

– Une belle petite terre, grasse et facile à cultiver. Plus facile que celle-ci, et c'est bien pourquoi les pillards s'y sont précipités et m'ont chassé de la maison ! Voilà donc pour qui mon père et moi après sa mort aurons ensemencé nos sillons, pour qui nous aurons enté nos arbres, pour qui nous aurons planté nos rayons de vigne et soigné nos ruches ! Pour des barbares, pour des brutes grossières et incapables, qui font honte à la terre !

– Amaryllis te l'a dit : si nous sommes descendus à Rome, le jeune maître et moi, c'est que nous étions près, comme toi, de recevoir la visite des soldats. Le maître a même failli y laisser la vie ; le centurion qui comptait s'installer ici se précipita sur lui, l'épée nue, et le maître ne se sauva qu'en sautant dans la rivière !

Tityre, tout en racontant, conduisait Mélibée vers la ferme :

– « Tityre, me dit le maître, nous allons partir pour Rome. » Pourquoi pour Rome ? Pour rencontrer en personne Octavien, le fils adoptif de César, afin d'éviter la réquisition par les soldats. Le maître avait des recommandations.

Soudain il me pose cette question : « Où en es-tu de ton pécule ? -Oh ! j'ai répondu, je crois qu'il sera bientôt bouclé. Amaryllis tient les comptes ! -Puisque nous venons à Rome, dit le maître, nous en profiterons pour te faire affranchir. » Par Pollux ! j'avais les larmes aux yeux, j'avais envie d'embrasser le maître ! Affranchi ! Enfin ! A mon âge ! Je ne sais pas ce que je lui ai répondu. Je lui aurais baisé les pieds...

Des esclaves revenaient des champs et allaient ranger leurs outils dans les hangars.

– Je te demande un moment, Mélibée, dit Tityre. Je vais charger Mœris de s'occuper de tes chèvres. Ne crains rien, nos chiens veilleront au loup !

Quelques instants plus tard ils entraient dans la ferme. Amaryllis préparait le moret : les gousses d'ail trempaient dans le mortier ; elle les saupoudrait de sel, ajoutait le fromage et tassait par-dessus un bouquet de persil, de rue et de coriandre ; puis elle broyait le mélange au pilon, versait quelques gouttes d'huile et de vinaigre et finalement pétrissait le tout à la main.

Tityre ouvrit le four, y saisit quelques pains ronds, il les posa sur la table.

– Oh ! tu ne t'attends pas à un festin. Tu ne trouves ici, hélas ! ni viandes ni jambons suspendus devant l'âtre ni échine de porc durcie au sel. Quand je vais au marché de la ville, c'est

pour vendre, pour gonfler un peu notre bourse, c'est rarement pour des emplettes. Mais tu verras, rien ne nous manque de ce qui est nécessaire au pauvre ! Rendons grâce aux dieux !

Mélibée s'assit sur le banc, en face de Tityre. Amaryllis avait déposé le moret sur la table et s'était retirée.

– Donc nous voici à Rome ! poursuivit Tityre. Et là, je ne saurais pas t'expliquer ce que j'ai éprouvé. Dans ma naïveté je m'étais imaginé Rome comme une des villes que nous connaissons, Mantoue ou Crémone, en plus grand. De même que les chiens ressemblent aux chiots en plus grand et que les chèvres ressemblent aux chevreaux ! Tu ne peux pas te faire une idée ! Les petites choses ne permettent pas d'imaginer les grandes ! Rome n'est point du tout une ville comparable aux autres villes : c'est le cyprès confronté au liseron ! Je ne te détaille pas nos mille démarches dans cette ville immense : pour traiter à la fois la situation de notre terrain et mon affranchissement. Celui-ci a été facile à obtenir : le maître était avec moi, nous avons comparu devant le fonctionnaire. Je suis devenu un homme libre. Le maître souriait. Mélibée, tu connais sa bonté : il avait l'air personnellement comblé par le bonheur qu'il lisait dans mes yeux. Plus longues ont été les visites nécessaires pour décrocher une audience d'Octavien. Il est vrai que nous étions en pleine

turbulence et qu'Octavien avait à affronter d'autres soucis que les nôtres. Eh bien ! par Pollux ! finalement, il nous a reçus. Dans sa maison ! Mélibée, quelle impression !

Tityre se leva, alla chercher un broc de vin et deux gobelets ainsi qu'une corbeille de poires.

– Cet homme, je dirai : ce jeune dieu, je lui ai voué un merci éternel ! Il a chez moi son autel où brûle l'encens. Car sa protection ne s'est pas fait attendre : les droits de mon maître ont été reconnus. Dans ma gratitude tu comprendras que je joigne à Octavien mon bon maître. Sitôt que j'ai été affranchi, il m'a dit : « Désormais mon domaine est le tien. Tu étais le plus ancien de mes serviteurs : tu as su prouver à mon père et à moi, et pendant trente ans, que tu étais un agriculteur capable, travailleur, dévoué et honnête. J'ai fait de toi un fermier, le chef de mes gens ; tu as sur eux l'autorité aimable, qui est fructueuse et qui me plaît. Dorénavant, tu es le gérant libre de ce domaine, tu l'exploites à ta guise, avec la compagne que je t'ai donnée. De temps en temps, quand tu peux, tu me fais tenir quelques produits de tes récoltes et de ton élevage. Si c'est toi qui me les apportes, j'aurai plaisir à te voir. Demande à Mœris de te succéder à la tête des esclaves, qui deviennent les tiens. Je sais que notre terre est plus rebelle que bien d'autres. Mais c'est celle de ma famille, laborieusement acquise par mon père ; c'est ma

petite patrie et j'y ai vécu des jours heureux. » N'est-ce pas, Mélibée ? tu as connu cette propriété, le sol est rocailleux, plus fertile en cailloux qu'en blé et en orge ! Les champs sont bornés par des marécages hérissés de joncs. Mais l'étendue est assez vaste, nous avons des bêtes, nous produisons du miel et nous exploitons le bois. C'est plus sûr que la céréale ou le fruit. Quelques pommiers, quelques poiriers, des châtaigniers suffisent pour nous nourrir. Nous n'avons pas besoin d'ouvriers qualifiés, ma présence est de moins en moins indispensable et, tu le vois, j'ai quelque loisir maintenant pour souffler dans mon roseau et confier à l'écho quelques notes de tendresse pour ma belle Amaryllis !

– Heureux vieillard ! soupira Mélibée. Oui, je t'ai vu jouissant de l'ombre et du frais près des sources du domaine, les abeilles bourdonnant pour t'inviter au sommeil, les ramiers perchés sur le grand orme berçant ta sieste !... Tes brebis n'ont pas peur de l'exil... Moi, en revanche, me voilà sur la route du malheur. Où irai-je ? Je n'ai aucun but. Dois-je renoncer à revoir un jour mon toit de chaume et ce champ que mon père a travaillé pour moi ?

Tityre se dégagea de son banc, le visage rembruni. Il fit quelques pas de long en large, puis s'arrêta tout près de Mélibée.

– Par Pollux ! jura-t-il, je suis un vulgaire

égoïste et un sot. Voilà que je fais étalage de ma chance, que je détaille mon bonheur ! Et je suis sans égards pour toi, pour ta mauvaise fortune !

– Oh ! ne regrette rien. Je n'éprouve aucune jalousie. Je suis seulement surpris qu'un pareil bonheur puisse arriver à quelqu'un au milieu de tant de troubles et de menaces, mais je m'en réjouis pour toi, Tityre, tu es un ami.

Tityre resta silencieux un instant, puis il dit de façon un peu solennelle :

– Je serai un vrai ami. Ce que le maître a fait pour lui-même et pour moi, je crois qu'il voudra le faire aussi pour toi. Allons dormir, Mélibée. Demain, nous irons ensemble chez Virgile.

## II. CHEZ VIRGILE

*VIIème jour des ides de septembre*

Le jour se levait à peine quand les deux hommes poussèrent la barrière du domaine. Les chiens de Tityre les y avaient accompagnés en rivalisant d'éclats !

– Nous aurons une belle journée un peu brumeuse, dit Tityre. La route paraîtra moins longue.

Ils prirent sur leur droite, longeant le Mincius. Le vent frais qui ondulait les roseaux s'accordait au murmure des peupliers ; les gazouillis stridents au sommet des arbres répondaient au cri nasillard des sarcelles. Mélibée avait vécu dans la douceur de ces paysages accompagné des chants d'oiseaux. Comment pourrait-il oublier les pampres et les fontaines, les sillons gras où son père et lui-même avaient semé l'orge et le froment ? Sous la main des soldats, l'ivraie viendrait bien vite étouffer les récoltes, la violette et le narcisse céderaient la place aux chardons et aux ronces...

– Tityre, dit-il, le loup est redoutable pour les bergeries, la pluie pour les gerbes mûres, la tempête pour les arbres... Pour moi, la colère des dieux !

Ils avaient cheminé d'un bon pas cadencé. Le soleil brillait plus clair maintenant et le fleuve glissait sur un lit pailleté. Quelques mouettes rasaient la surface.

– Les dieux, dit Tityre, ne sont pas injustes. As-tu mérité leur rigueur ? As-tu fait preuve d'un fol orgueil lorsque, par exemple, tu t'es vu, à la mort de ton père, maître de son domaine ? Je ne le crois pas, n'est-ce pas ?.

– Je ne le crois pas.

– Par Pollux ! reprends courage ! Tu reverras tes peupliers chéris d'Hercule, tes vignes gloire du divin Bacchus, tes myrtes agréables à Vénus, tes lauriers favoris du bel Apollon ! Notre Virgile est un nourrisson des dieux : souviens-toi de sa naissance, tu avais quatre ou cinq ans à cette époque, et tu vivais dans sa maison ! Sa mère accouchant en chemin, dans le creux d'un fossé, rustique berceau ! On plante dans ce fossé une branche de peuplier, et l'on voit, en quelques jours, ce rameau l'emporter en hauteur sur les fûts les plus anciens ! Virgile est rejeton des dieux immortels. Aie confiance !

Quand ils atteignirent la moitié du chemin, on était près de la quatrième heure. Tityre, dont les soixante ans commençaient à peser, proposa de s'arrêter au pont étrusque, au-delà duquel on abandonne le fleuve pour se diriger droit sur Mantoue. Une cabane en bois tenait lieu de

taverne. Les deux hommes demandèrent un pichet de bière de millet – la boisson des barbares ! ironisaient les Romains. Puis ils se remirent en route.

– Nous arriverons pour midi, fit Tityre. Nous grignoterons les fruits qu'Amaryllis a mis dans ma besace et nous tâcherons d'entrevoir Virgile avant la sieste.

Ils abordèrent en effet le premier pont de Mantoue à la septième heure, franchirent la poterne et s'engagèrent dans les rues tièdes, grouillant d'un peuple qui, ayant achevé sa tâche pour la journée, se pressait en grappes aux échoppes distribuant sur le pouce viande froide et vin rafraîchi. Incités par l'exemple, ils se mirent à mordre dans leurs fruits, tout en gagnant le second pont, sur le Mincius qui partage la ville de deux. Puis, ils tournèrent vers les remparts qui s'enfoncent dans le large bassin, formé, tout autour de Mantoue, par l'étalement du fleuve.

La maison de Virgile était proche du bassin. Bâtie à l'ancienne, elle ne paraissait ni vaste ni aisée. Un étage à balcon pouvait comporter deux ou trois chambres. Le rez-de-chaussée, outre l'atrium, devait réunir un bureau et un petit salon, la salle-à-manger étant une des pièces formant aile. Tityre frappa deux coups. La porte s'ouvrit et un vieil esclave, les yeux presque clos,

d'un mouvement du menton interrogea les visiteurs.

– Salut, Damon ! fit Tityre. Dis à ton maître que Tityre et Mélibée sont ici.

– Par Pollux ! Tityre, excuse-moi, je ne te voyais pas, dit l'esclave. Mais, sais-tu... le maître se repose.

– Nous ne souhaitons pas l'incommoder. Nous pouvons attendre dehors.

L'esclave disparut et revint :

– Entrez, a dit le maître, et asseyez-vous.

Ils entrèrent dans l'atrium et prirent deux sièges. L'esclave les quitta aussitôt.

– Je suis venu ici avec mon père, dit Mélibée. C'était pour prendre congé du maître, qui était alors Virgile père.

C'est cette maison, en effet, qu'avait habitée Virgile père lorsqu'il travaillait comme commis de l'huissier municipal Magius. Celui-ci, notant très vite les excellentes dispositions de son employé, lui avait donné sa fille en mariage et confié l'administration de ses biens. La dot et un petit commerce de bois avaient aidé le jeune couple à acquérir au nord de Mantoue une propriété modeste, mais dont l'exploitation devait permettre à la famille de s'agrandir et de favoriser les études des enfants. Ils avaient conservé la maison de Mantoue, y résidaient une bonne partie de l'année et avaient confié à un

fermier la gestion du domaine. Ce fermier était le père de Mélibée.

– Vous pouvez venir, dit le vieil esclave, passant la tête devant le rideau de l'atrium.

Virgile était dans son bureau, à demi étendu sur son lit de travail. Il était grand et maigre. Il allait avoir trente ans. Son long visage osseux était fortement hâlé et ses yeux fixes lui donnaient un air un peu lointain.

– Damon, apporte-nous quelques fruits et du vin.

Il sourit à ses hôtes et leur indiqua des sièges.

– Les fruits sont pour vous. Je mange peu, je bois rarement du vin. Ma santé n'est pas excellente.

Il parlait lentement, presque timidement, avec un timbre grave et chantant.

– Maître, nous savons que nous sommes de fâcheux visiteurs. Je t'en demande pardon, je suis seul coupable, dit Tityre.

– Tityre, il n'est pas de coupable, dit Virgile, et vous ne me dérangez pas. Le matin, tu le sais, je compose dans ma tête et je passe une partie de l'après-midi à ruminer, à retoucher, à réduire... Je fais comme l'ourse, qui ne donne forme à ses petits qu'à force de les lécher ! C'est un travail qui ne perd rien à être interrompu !

Damon posait la corbeille de fruits sur une table basse. Il apportait ensuite une carafe de vin frais et trois gobelets qu'il remplit.

– Je vous en prie, dit Virgile qui saisit en parlant une grappe de raisin. D'où me vient le plaisir de revoir Mélibée ? Toi qui naquis sur le domaine de mon père, il y au moins... dix ans que je ne t'avais vu !

– Maître, c'est ma maladresse... une sorte de pudeur... Tu l'as su, mon père est mort. Toute sa vie, il a honoré tes ancêtres et s'est acquitté loyalement de ses obligations... A présent, c'est moi qui ai le domaine... je veux dire : qui avais...

– Qui avais ?

– Voici les faits, dit Tityre.

Et il raconta à Virgile leur rencontre sous le hêtre, alors qu'il jouait nonchalamment de la flûte, et détailla l'infortune de son ami.

– J'ai pensé que... tu pourrais, maître, donner à Mélibée une recommandation. Je crois qu'il n'hésiterait pas à faire le voyage de Rome.

– Ote-moi un souci, Mélibée, dit Virgile. Qu'as-tu fait de tes chèvres ?

– Par Pollux ! s'écria Tityre, elle sont en bonnnes mains. Bien sûr, ce ne sont pas les mains de leur père ! Mais rassure-toi : elles seront rassemblées à l'ombre, elles n'auront pas de frayeur, aucune ne sera perdue ! Tu connais Mœris, je les lui ai confiées.

– Alors, pensons à toi, Mélibée, dit Virgile.

– Que se passe-t-il, maître ? Quel tort ai-je causé à ce soldat pour qu'il s'approprie tout mon bien ? Que vient faire l'illustre Jules César dans la pauvre histoire de Mélibée ? Verrons-nous, toute notre vie, la discorde des grands ruiner le fruit de nos peines ? Depuis que je suis né, j'entends parler de guerre civile, qui déchire et qui détruit. Mon père lui-même, dès sa naissance, était hanté par cette angoisse de la guerre toujours présente...

– Je pense comme toi, dit Virgile gravement. Et nous sommes nombreux à penser comme toi. Cela fait beaucoup, soixante-dix ans de guerres civiles ! Quand une est achevée, c'est une autre qui commence : les ambitions des généraux sont effrayantes, les conséquences inhumaines. La détresse du peuple est toujours injuste. Mais ce qui nous est arrivé cette fois – je parle des gens de Mantoue – est encore plus inique. Quand César a été assassiné, il y a quatre ans, par Brutus et Cassius – parce qu'il s'était institué dictateur à vie et qu'eux étaient républicains –, deux vengeurs se sont dressés : le fils adoptif de César, César Octavien, et le lieutenant de César, Marc Antoine. Cela, tu le sais. Je n'ai pas non plus à t'apprendre qu'ils ont commencé tous les deux par s'affronter avec leurs armées !

– Mais pourquoi, puisqu'ils voulaient venger César ?